

PAIN ET FROMAGE.

V.

LE CALME POUR TOUS.

(Suite.)

A huit heures sonnant, Liofred pénétrait dans l'antichambre du général. Celui-ci fut étonné de l'assurance avec laquelle le jeune officier paraissait devant lui ; ce qui augmenta d'autant sa propre émotion. C'était lui qui semblait le coupable en face de son juge. Les paroles mouraient sur ses lèvres ; il ne savait comment s'y prendre pour entrer en matière. Il s'efforça néanmoins de faire les premières avances, et environna son visiteur de démonstrations d'une parfaite courtoisie.

Liofred accueillit les avances de son chef avec réserve ; il attendait le choc.

Le général commença par exprimer le chagrin qu'il ressentait de ce qui s'était passé. Il assura le jeune officier de son estime personnelle ; il s'excusa d'avoir donné la main à cette plaisanterie, et protesta qu'il l'aurait empêchée à tout prix, s'il en avait prévu le dénouement.

— Il est vrai, répondit Liofred, que je fus pris un peu à l'improviste, et l'affaire devint plus sérieuse qu'elle ne semblait de prime-abord. . . . Je vous remercie, mon général, de la bienveillance que vous me témoignez en ce moment.

— Je n'ai jamais douté de votre honneur. . . .

— Je vous crois, interrompit Liofred. L'honneur de mon nom est un dépôt que j'ai toujours conservé intact. Entre ma conduite et celle d'un chevalier d'industrie, il y a un tel intervalle que la confusion n'est pas possible.

— Je comprends. Vous fûtes un peu troublé, il y avait de quoi ; ma manière d'agir, je l'avoue, avait lieu de vous blesser. Ça, faisons la paix, mon lieutenant ; la chose est passée, qu'il n'en soit plus question. Voyez pourtant comment une simple vétille a suffi pour empoisonner un si beau jour.

Liofred respira ; son front s'éclaircit ; et, sans faire voir de quel poids les paroles de son interlocuteur le délivraient, il répliqua :